

Clément de Gaulejac et le retour des héros

Annie Lafleur

LES NAUFRAGEURS

VOX, CENTRE DE L'IMAGE CONTEMPORAINE

MONTRÉAL

3 SEPTEMBRE -

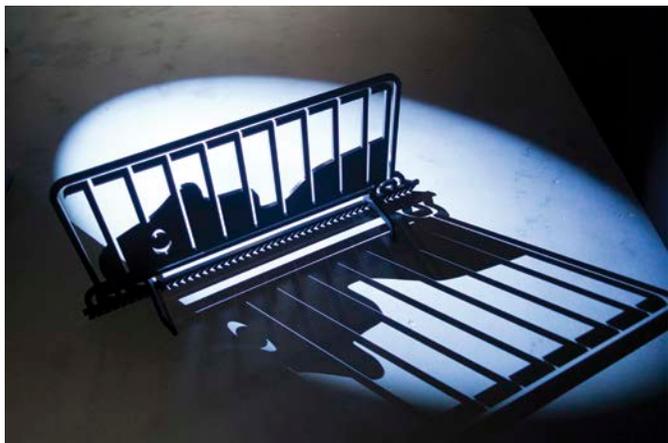
5 DÉCEMBRE 2015

Imaginons un instant être avalés par une baleine comme le brave Jonas dans la légende. À l'intérieur, il ferait nuit, tout aurait l'aspect de silhouette, et l'avenir, lui, serait incertain. Notre œil s'ajusterait progressivement à une variante de la pénombre jusqu'à ce qu'un tison se ravive dans le ventre de la bête, laissant apercevoir un à un les fragments ingurgités. Chuchotements, grondements et craquements sourds se feraient

entendre : nous ne serions pas seuls. En écarquillant les yeux, accrochés aux parois de sa panse, tout deviendrait soudainement plus clair. Le mammifère aurait englouti d'un trait le phare, la côte et ses naufragés, faisant de nous les spectateurs d'un drame où tous, jusqu'à la terre qui les aura vus naître, se tiendraient ensemble, unis dans la dérive. Le tison tantôt frêle enflammerait le phare entier, créant un mouvement de panique générale. Nous assisterions à son chant du cygne. Sa lumière se détraquerait, programmée à chercher l'ami ou l'ennemi au large à un rythme effréné, pointant son faisceau sur un pylône et ses câbles, une mine, une foreuse. Mais la menace viendrait peut-être du ciel, illuminant du coup le palais et l'évent de la baleine, scrutant, plus lentement cette fois, une zone grise, inquiétante. Épuisé par sa course, l'œil du phare se refermerait soudainement, ce qui nous plongerait dans le noir intégral. Un chœur de voix s'élèverait à proximité pour adoucir les ténèbres; nous songerions aux sirènes, aux plaintes des baleines. Un signal bienveillant vers un monde meilleur, et non pas le prélude à une sorcellerie. Enfin, le cœur chaud du phare se remettrait à battre; sa lumière, quoique vacillante, éclairerait chacune des têtes clandestines toujours coincées dans leur avion, bateau ou camion. À tour de rôle, le phare jetterait ses dernières lueurs sur ces profils

Clément de Gaulejac, Les Naufrageurs, 2015. Vues partielles de l'exposition, VOX Centre de l'image contemporaine. Photos : Michel Brunelle.





muets avant de s'éteindre avec eux, nous laissant sur cette image de fraternité universelle. Imaginons un instant entrer dans l'exposition *Les Naufrageurs* de Clément de Gaulejac.

Les premiers mots du texte de salle, « Il était une fois », viennent corroborer l'importance des multiples histoires qui nourrissent *Les Naufrageurs*, toutes plus liées les unes que les autres à l'aventure migratoire, éminemment actuelle : des mythes antiques d'Ulysse et de Babel à la légende bretonne de la Baie des Trépassés, en passant (qui sait) par le Livre de Jonas : la trame narrative est terreau fertile. Comme promis par son incipit, le récit composite des *Naufrageurs* trouvera un certain dénouement heureux puisé à même le symbole du phare; modernité, Lumières, espoir. Une vision qui flirte avec l'utopie constructiviste de la tour Tatline, dont la charpente aura largement inspiré l'actuelle miniature en bois. Tout droit sortis des encres de Clément de Gaulejac, les panneaux d'acrylique finement découpés reprennent le trait de l'artiste là où il l'avait laissé sur papier. Une adaptation réussie qui donne l'impression de déambuler dans ses illustrations et une première mise en espace de la sorte pour l'artiste¹.

Les éléments de l'installation *in situ* se déploient habilement dans l'un des espaces (normalement vitré) de VOX, centre de l'image contemporaine, instigateur du projet. Le centre d'artiste a récemment développé une programmation axée sur un public jeunesse – le spectateur de demain – en y consacrant tout un pan de sa médiation culturelle, et ce, depuis l'exposition itinérante et la publication *Lapincyclope* de Jonathan Plante². Si l'exposition *Les Naufrageurs* endosse la même étiquette (somme toute très juste), le visiteur de tout âge se sentira interpellé une fois plongé dans la magie de l'œuvre, de sorte que tant son aspect ludique que son contenu mature adresseront un langage universel, voire une position humaniste. Selon le point de vue post-média privilégié par VOX, la présente exposition s'impose subtilement, faisant dialoguer projection, objets, dessins, livre, textes, sons et lumières, en une sorte de quintessence qui échappe à toute catégorie.

Judicieusement habillée, la « salle des ombres » évoque à la fois unité, densité et fragmentation, pour que se joue l'un des actes fondateurs du mythe de Babel : celui de « l'embabèlement³ ». Embabeler la langue, c'est lui faire entorse pour semer la confusion parmi les hommes et provoquer leur dissémination : l'œuvre d'un Dieu tourmenté par sa

création, préférant voir s'effondrer l'édifice langagier comme un château de cartes au vent plutôt que de courir le risque de perdre l'emprise sur son œuvre. S'il est une chose qui relie les mythes entre eux – bibliques et autres –, c'est le verbe, qu'il soit simple ou cryptique. Corollairement, le petit phare cracheur d'ombres et de rayons brouille ses intentions aux yeux de la diaspora naufragée qui subit à la fois la tyrannie et la clémence de ce seul repère. La figure du naufrageur demeure omniprésente au sein de l'installation, suggérée de façon plus manifeste par l'œil inquisiteur fiché au centre de chaque élément schématisé (mine, pylône, pétrolier) : un œil technocrate à la langue de bois, hypnotisé par le pouvoir et la richesse, guidé par la violence inouïe dont il est capable pour dépeupler les terres et engorger les eaux en un clin d'œil. En revanche, la trame narrative semble vouloir réintégrer une notion jadis perdue à la mort d'Ulysse : celle de héros de la modernité. Ainsi, clandestins, exilés, migrants, naufragés et réfugiés sont pointés par les derniers éclats du phare, illustrant avec force la victoire du désespoir collectif sur l'aliénation politique.

La deuxième salle accueille la projection intégrale de la publication *Tailleurs d'histoires* (La Mauvaise tête) qui accompagne l'exposition. Superbe réalisation graphique et typographique, ce livre-album met en scène les pourfendeurs de récits qui « prennent les métaphores au pied de la lettre [...] confondent le propre et le figuré [agissent] parfois [comme] de vrais idiots », écrit de Gaulejac dans son texte d'exposition, « [mais] savent aussi que le sens ne s'arrête jamais dans une forme fixe, que les possibilités du langage sont infinies et que l'on peut tout dire, y compris ce qui ne se dit pas ». Tapis et coussins invitent le visiteur à s'attarder plus longuement devant le défilé des mots et des dessins qui obéissent à l'étonnant assemblage du livre où le contenu nargue la forme, et vice et versa. La cinquantaine de pages projetées font sourire, réfléchir et douter : une façon de lâcher prise sur les idées préconçues de la langue et une occasion spontanée de la réinterpréter par le ricochet des images. La publication, bien que parfaitement autonome, agit en complicité avec l'exposition en y ajoutant une touche de légèreté badine qui ne manque pas de finesse, allant jusqu'à évoquer, dans certains dessins, l'univers inclassable de Roland Topor.

1. Clément de Gaulejac est artiste, auteur et illustrateur. Sa plus récente exposition, *Motifs raisonnables*, s'est tenue au Centre Skol en mars 2013. Aux éditions Le Quartanier, il a publié *Grande École* (2012) ainsi que *Le Livre noir de l'art conceptuel* (2011). Il vient de publier *Les cordons de la bourse* à La Mauvaise tête (2014).
2. Exposition présentée à VOX du 23 mars au 4 mai 2013, accompagnée d'un livre jeunesse réalisé en collaboration avec les éditions du passage.
3. D'après la traduction de Henri Meschonnic, *Au commencement. Traduction de la Genèse*, Paris, Éditions DDB, 2002, 370 pages.

Annie Lafleur est écrivaine, critique d'art et travailleuse culturelle depuis 15 ans. Elle détient un baccalauréat en littératures française et québécoise de l'Université Laval. Ses études interdisciplinaires à l'Université Concordia se sont démarquées en performance et vidéo d'art; pratiques soutenues que l'on retrouve dorénavant dans la mise en scène de ses poèmes, performés lors de festivals en Belgique, en France et au Québec depuis 2007. Elle a publié trois livres de poésie, dont le plus récent, *Rosebud* (Le Quartanier, 2013), fut demi-finaliste au Prix du Festival de poésie de Montréal. Elle est membre du comité de rédaction de la revue *Estuaire* depuis 2014.